

taît, et il les savait toutes. Quand il n'y avait donc que du pain à la maison, il prenait dans sa bibliothèque un vieux livre de cuisine, et il nous disait : « Voyons, qu'est-ce que nous allons manger aujourd'hui ? Ceci ? cela ?... » et il nous lisait le titre d'une foule de bonnes choses ; chacun choisissait son plat ; papa Crétu prenait une casserole vide, et, avec des mines et des plaisanteries les plus drôles du monde, il avait l'air de mettre dans la casserole tout ce qu'il

fallait pour composer un bon ragoût, et puis il faisait semblant de verser ça dans un plat vide aussi, qu'il posait sur la table, toujours avec des grimaces à nous tenir les côtes ; il reprenait ensuite son livre, et pendant qu'il nous lisait, par exemple, le récit d'une bonne fricassée de poulet que nous avions choisie, et qui nous faisait venir l'eau à la bouche... nous mangions notre pain... avec sa lecture, en riant comme des fous.



— Et ce joyeux ménage avait des dettes ?

— Jamais !... Tant qu'il y avait de l'argent, on noçait ; quand il n'y en avait pas... on dinait en *détrempe*, comme disait papa Crétu, à cause de son état.

— Et l'avenir ? il n'y songeait pas ?

— Ah bien, oui ! l'avenir pour nous, c'était le dimanche et le lundi ; l'été, nous les passions aux barrières ; l'hiver, dans le faubourg.

— Puisque les bonnes gens se convenaient si bien, puisqu'ils faisaient si fréquemment la *noce*... comment ne se mariaient-ils pas ?

— Un de leurs amis leur a demandé ça une fois devant moi.

— Eh bien ?..

— Ils ont répondu : « Si nous avons un jour des enfants, à la bonne heure !... mais, pour nous deux, nous nous trouvons bien comme ça.... A quoi bon nous forcer à faire ce que nous faisons de bon cœur ?... Ça serait des frais, et nous n'avons pas d'argent de trop... » Mais, voyez un peu, reprit Rigolette, comme je bavarde... C'est qu'aussi, une fois que je suis sur le compte de ces braves gens, qui ont été si bons

pour moi, je ne peux pas m'empêcher d'en parler longuement... Tenez, mon voisin, soyez assez gentil pour prendre mon châle sur mon lit et pour me l'attacher là, sous le col de ma chemisette, avec cette grosse épingle, et nous allons descendre, car il nous faut le temps de choisir au Temple ce que vous voulez acheter pour ces pauvres Morel. »

Rodolphe s'empressa d'obéir aux ordres de Rigolette : il prit sur le lit un grand châle tartan de couleur brune, à larges raies ponceau, et le posa soigneusement sur les charmantes épaules de Rigolette.

« Maintenant, mon voisin, relevez un peu mon col, *pincez* bien la robe et le châle ensemble, enfoncez l'épingle, et surtout prenez garde de me piquer. »

Pour exécuter ces nouveaux commandements il fallut que Rodolphe touchât presque ce cou d'ivoire, où se dessinait, si noire et si nette, l'attache des beaux cheveux d'ébène de Rigolette.

Le jour était bas, Rodolphe s'approcha... très-près... trop près sans doute, car la grisette jeta un petit cri effarouché.

Nous ne saurions dire la cause de ce petit cri...

Était-ce la pointe de l'épingle, était-ce la bouche de Rodolphe qui avait effleuré ce cou blanc, frais et poli ? Toujours est-il que Rigolette se retourna vivement et s'écria, d'un air moitié riant, moitié triste, qui fit presque regretter à Rodolphe l'innocente liberté qu'il avait prise :

« Mon voisin, je ne vous prierai plus jamais d'attacher mon châle.

— Pardon, ma voisine... je suis si maladroit !...

— Au contraire... monsieur... et c'est ce dont je me plains... Voyons, votre bras... mais soyez sage... ou nous nous fâcherons !...

— Vrai, ma voisine, ce n'est pas ma faute... Votre joli cou était si blanc, que j'ai eu comme un éblouissement... Malgré moi ma tête s'est baissée... et...

— Bien, bien ! à l'avenir j'aurai soin de ne plus vous donner de ces éblouissements-là, » dit Rigolette en le menaçant du doigt ; puis elle ferma sa porte.

« Tenez, mon voisin, prenez ma clef... elle est si grosse, qu'elle crèverait ma poche. C'est un vrai pistolet. »

Et de rire.

Rodolphe se chargea (c'est le mot) d'une énorme clef qui aurait pu glorieusement figurer sur un de

ces plats allégoriques que les vaincus viennent humblement offrir aux vainqueurs d'une ville.

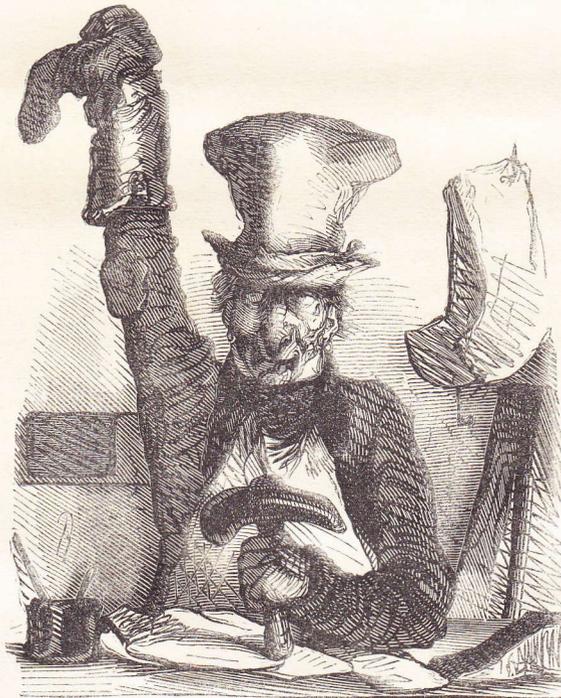
Quoique Rodolphe se crût assez changé par les années pour n'être pas reconnu par Polidori, avant de passer devant la porte du charlatan, il releva le collet de son paletot.

« Mon voisin, n'oubliez pas de prévenir M. Pipelet qu'on va apporter des effets qu'il faudra monter dans votre chambre, dit Rigolette.

— Vous avez raison, ma voisine, nous allons entrer un moment dans la loge du portier. »

M. Pipelet, son éternel chapeau tromblon sur la tête, était, comme toujours, vêtu de son habit vert et gravement assis devant une table couverte de morceaux de cuir et de débris de chaussures de toutes sortes ; il s'occupait alors de ressemeler une botte, avec le sérieux et la conscience qu'il mettait à toutes choses... Anastasie était absente de la loge.

« Eh bien ! M. Pipelet, lui dit Rigolette, j'espère que voilà du nouveau !... Grâce à mon voisin, les pauvres Morel sont hors de peine... Quand on pense qu'on allait conduire le pauvre ouvrier en prison !... Oh ! ces gardes du commerce sont de vrais sans-cœurs !



— Et des *sans-mœurs*... mademoiselle, ajouta M. Pipelet d'un ton courroucé, en gesticulant avec

une botte en réparation, dans laquelle il avait introduit sa main et son bras gauche. Non, je ne crains

pas de le répéter à la face du ciel et des hommes, ce sont de grands *sans-mœurs* ; ils ont profité des ténèbres de l'escalier pour oser porter leurs gestes indécents jusque sur la taille de mon épouse... En entendant les cris de sa pudeur offensée, malgré moi, j'ai cédé à la vivacité de mon caractère... Je ne le cache pas, mon premier mouvement a été... de rester immobile... et de devenir pourpre de honte, en songeant aux odieux attentats dont Anastasie venait d'être victime... comme me le prouvait l'égarément de sa raison, puisque dans son délire elle avait jeté son poëlon de faïence du haut en bas de l'escalier. A cet instant, ces affreux débauchés ont passé devant ma loge...

— Vous les avez poursuivis, j'espère, M. Pipelet ! dit Rigolotte, qui avait assez de peine à conserver son sérieux.

— J'y songeais, répondit M. Pipelet avec un profond soupir, lorsque j'ai réfléchi qu'il me faudrait affronter leurs regards, peut-être même leurs propos licencieux : cela m'a résolu, m'a mis hors de moi. Je ne suis pas plus méchant qu'un autre ; mais quand ces éboulés ont passé devant la loge, mon sang m'a fait qu'un tour et je n'ai pu m'empêcher... de mettre brusquement ma main devant mes yeux pour me dérobier le vue de ces luxurieux malfaiteurs ! Mais cela ne m'étonne pas, il devait m'arriver quelque chose de malheureux aujourd'hui... j'avais rêvé de ce ministre de Calédon ! »

Rigolotte sourit, et le bruit des soupirs de M. Pipelet se confondit avec les coups de marteau qu'il appliquait sur la semelle de sa vieille botte.

D'après les réflexions d'Alfred, il résultait qu'Anastasie s'était outrageusement vantée, imitant à sa manière le coquet manège de ces femmes qui, pour raviver les feux de leurs maris ou de leurs amants, se disent incessamment et élargement courtisanes.

« Non, voisin, dit tout bas Rigolotte à Rodolphe, laissez croire à ce pauvre M. Pipelet qu'on a agacé sa femme : intérieurement ça le flatte. »

Ne voulant pas, en effet, détruire l'illusion dont se berçait M. Pipelet, Rodolphe lui dit :

« Vous avez sagement pris le parti des sages, mon cher M. Pipelet, celui du mépris... D'ailleurs la vertu de madame Pipelet est au-dessus de toute atteinte... »

— Sa vertu, monsieur !... sa vertu !... » et Alfred recommença de gesticuler avec sa botte au bras, « j'en porterais ma tête sur l'échafaud ! La gloire du grand Napoléon... et la vertu d'Anastasie... j'en peux répondre comme de mon propre honneur, monsieur.

— Et vous avez raison, M. Pipelet... Mais oubliez ces misérables recors, et veuillez, je vous prie, me rendre un service.

— L'homme est né pour s'entr'aider, répliqua M. Pipelet d'un ton sentencieux et mélancolique ; à plus forte raison lorsqu'il est question d'un aussi bon locataire que monsieur.

— Il s'agirait de faire monter chez moi différents objets qu'on apportera tout à l'heure... Ils sont destinés aux Morel.

— Soyez tranquille, monsieur, je surveillerai cela.

— Puis, reprit tristement Rodolphe, il faudrait demander un prêtre pour veiller la petite fille qu'ils ont perdue cette nuit, aller déclarer son décès, et en même temps commander un service et un convoi décents... Voici de l'argent... ne ménagez rien ; le bienfaiteur des Morel, dont je ne suis que l'agent, veut que tout soit fait pour le mieux...

— Fiez-vous-en à moi, monsieur... Anastasie est allée acheter notre dîner ; dès qu'elle rentrera, je lui ferai garder la loge, et je m'occuperai de vos commissions. »

A ce moment un homme si complètement *embossé* dans son manteau, comme disent les Espagnols, qu'on apercevait à peine ses yeux, s'informa sans trop s'approcher de la loge, et restant le plus possible dans l'ombre, si madame Burette, marchande d'objets d'occasion, était chez elle.

« Venez-vous de Saint-Denis ? lui demanda M. Pipelet d'un air d'intelligence.

— Oui, en une heure un quart.

— C'est bien cela, alors ; montez... »

L'homme au manteau disparut rapidement dans l'escalier.

« Qu'est-ce que cela signifie ? dit Rodolphe à M. Pipelet.

— Il se manigance quelque chose chez la mère Burette... c'est des allées, des venues continues... Elle m'a dit ce matin : « Vous demanderez à toutes les personnes qui viendront pour moi : *Venez-vous de Saint-Denis ?* celles qui répondront : *Oui en une heure un quart*, vous les laisserez monter... mais pas d'autres... »

— C'est un véritable mot d'ordre ! dit Rodolphe assez intrigué.

— Justement... monsieur ; aussi me suis-je dit à part moi : il se manigance quelque chose chez la mère Burette ; sans compter que Tortillard, un mauvais garnement, un petit boiteux, qui est employé chez M. César Bradamanti, est rentré cette nuit à deux heures, avec une vieille femme borgne qu'on appelle la Chouette. Celle-ci est restée jusqu'à quatre heures du matin chez la mère Burette, pendant

qu'un fiacre l'attendait à la porte... D'où venait cette femme borgne ? Que venait faire cette femme borgne à une heure aussi indue ? Telles sont les deux questions que je me suis posées sans pouvoir y répondre, ajouta gravement M. Pipelet.

— Et cette femme que vous appelez la Chouette est repartie à quatre heures du matin en fiacre ?... demanda Rodolphe.

— Oui, monsieur, et elle va sans doute revenir ; car la mère Burette m'a dit que la consigne ne regardait pas la borgnesse. »

Rodolphe pensa, non sans raison, que la Chouette machinait quelque nouveau méfait ; mais, hélas ! il était loin de songer à quel point cette nouvelle trame l'intéressait.

« C'est donc bien convenu, mon cher M. Pipelet ;

n'oubliez pas tout ce que je vous ai recommandé pour les Morel, et priez aussi votre femme de leur faire apporter un bon repas de chez le meilleur traiteur voisin.

— Soyez bien tranquille, dit M. Pipelet ; aussitôt que mon épouse sera de retour, j'irai à la mairie, à l'église et chez le traiteur... A l'église pour le mort... chez le traiteur pour les vivants, ajouta philosophiquement et poétiquement M. Pipelet. C'est comme fait, monsieur... c'est comme fait... »

A la porte de l'allée, Rodolphe et Rigolette se trouvèrent face à face avec Anastasie, qui revenait du marché, rapportant un lourd panier de provisions.

« A la bonne heure ! s'écria la portière en regardant le voisin et la voisine d'un air narquois et significatif ; vous voilà déjà bras dessus bras dessous... »



Ça va !... chaud !... chaud !... Tiens... faut bien que jeunesse se passe !... A jolie fille beau garçon...

vive l'amour !... et allllez donc !... » Et la vieille disparut dans les profondeurs de l'allée en criant :

« Alfred ! ne geins pas , vieux chéri , voilà ta Stasia qui t'apporte du nanan... gros friand !... »

Rodolphe , offrant son bras à Rigolette , sortit avec elle de la maison de la rue du Temple.



LVIII. — LE BUDGET DE RIGOLETTE.



la neige de la nuit avait succédé un vent très-froid ; le pavé de la rue , ordinairement fangeux , était presque sec. Rigolette et Rodolphe se dirigèrent vers l'immense et singu-

lier hazar que l'on nomme *le Temple*. La jeune fille s'appuyait sans façon au bras de son cavalier , aussi peu gênée avec lui que s'ils eussent été liés par une longue intimité.

« Est-elle drôle , cette madame Pipelet , avec ses remarques ! dit la grisette à Rodolphe.

— Ma foi , ma voisine , je trouve qu'elle a raison...

— En quoi , mon voisin ?

— Elle a dit : *Il faut que jeunesse se passe... vive l'amour , et allez donc !*

— Eh bien ?

— C'est justement ma manière de voir...

— Comment ?

— Je voudrais passer ma jeunesse avec vous... pouvoir crier vive l'amour et aller où vous voudriez me conduire.

— Je le crois bien... vous n'êtes pas difficile !

— Où serait le mal?... nous sommes voisins.

— Si nous n'étions pas voisins , je ne sortirais pas avec vous comme ça...

— Vous me dites donc d'espérer ?

— D'espérer quoi ?

— Que vous m'aimerez ?

— Je vous aime déjà.

— Vraiment ?

— C'est tout simple , vous êtes bon , vous êtes gai ; quoique pauvre vous-même , vous faites ce que vous pouvez pour ces pauvres Morel , en intéressant des gens riches à leur malheur ; vous avez une figure qui me revient beaucoup , une jolie tournure , ce qui est toujours agréable et flatteur pour moi qui vous donne le bras et qui vous le donnerai souvent. Voilà , je crois , assez de raisons pour que je vous aime. »

Puis , s'interrompant pour rire aux éclats , Rigolette s'écria :

« Regardez donc , regardez donc cette grosse femme avec ses vieux souliers fourrés ; on dirait qu'elle est traînée par deux chats sans queues. »

Et de rire encore.

« Je préfère vous regarder , ma voisine : je suis si heureux de penser que vous m'aimez déjà.

— Je vous le dis , parce que ça est... Vous ne me plairiez pas , je vous le dirais tout de même... Je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais trompé

personne, ni été coquette; quand on me plaît, je le dis tout de suite... »

Puis, s'interrompant encore pour s'arrêter devant une boutique, la grisette s'écria :

« Oh ! voyez donc la jolie pendule et les deux beaux vases ! J'avais pourtant déjà trois livres dix sous d'économies dans ma tirelire pour en acheter de pareils ! En cinq ou six ans j'aurais pu y atteindre.

— Des économies, ma voisine ! et vous gagnez...

— Au moins trente sous par jour, quelquefois quarante ; mais je ne compte jamais que sur trente, c'est plus prudent, et je règle mes dépenses là-dessus, dit Rigolette d'un air aussi important que s'il se fût agi de l'équilibre financier d'un budget formidable.

— Mais avec trente sous par jour... comment pouvez-vous vivre ?

— Le compte n'est pas long... Voulez-vous que je vous le fasse, mon voisin ? Vous m'avez l'air d'un dépensier, ça vous servira d'exemple...

— Voyons, ma voisine...

— Mes trente sous par jour me font quarante-cinq francs par mois, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Là-dessus j'ai douze francs de loyer et vingt-trois francs de nourriture !...

— Vingt-trois francs de nourriture !...

— Mon Dieu, oui, tout autant ! Avouez que pour une mauviette comme moi... c'est énorme !... Par exemple, je ne me refuse rien.

— Voyez-vous, la petite gourmande !

— Ah ! mais aussi là dedans je compte la nourriture de mes oiseaux...

— Il est certain que si vous vivez trois là-dessus, c'est moins exorbitant. Mais voyons le détail par jour... toujours pour mon instruction.

— Écoutez bien : une livre de pain, c'est quatre sous ; deux sous de lait, ça fait six ; quatre sous de légumes l'hiver, ou de fruits et de salade dans l'été ; j'adore la salade, parce que c'est, comme les légumes, propre à arranger, ça ne salit pas les mains ; voilà donc déjà dix sous ; trois sous de beurre ou d'huile et de vinaigre pour assaisonnement, treize ; une voie de belle eau claire, oh ! ça c'est mon luxe, cela me fait mes quinze sous, s'il vous plaît... Ajoutez-y par semaine deux ou trois sous de chènevis et de mouron pour régaler mes oiseaux, qui mangent ordinairement un peu de mie de pain et de lait, c'est vingt-deux à vingt-trois francs par mois, ni plus ni moins.

— Et vous ne mangez jamais de viande ?..

— Ah bien oui... de la viande !.. elle coûte des

dix sous la livre, est-ce qu'on peut y songer ? Et puis ça sent la cuisine, le pot-au-feu ; au lieu que du lait, des légumes, des fruits, c'est tout de suite prêt... Tenez, un plat que j'adore, qui n'est pas embarrassant, et que je fais dans la perfection...

— Voyons le plat...

— Je mets de belles pommes de terre jaunes dans le four de mon poêle ; quand elles sont cuites, je les écrase avec un peu de beurre et de lait... une pincée de sel... c'est un manger des dieux... Si vous êtes gentil, je vous en ferai goûter.

— Arrangé par vos jolies mains, ça doit être excellent. Mais voyons, comptons, ma voisine... Nous avons déjà vingt-trois francs de nourriture, douze francs de loyer ; c'est trente-cinq francs par mois...

— Pour aller à quarante-cinq ou cinquante francs que je gagne, il me reste dix ou quinze francs pour mon bois et mon huile pendant l'hiver, pour mon entretien et mon blanchissage... c'est-à-dire pour mon savon ; car, excepté mes draps, je me blanchis moi-même... c'est encore mon luxe... une blanchisseuse de fin me coûterait les yeux de la tête... tandis que je repasse très-bien, et je me tire d'affaire... Pendant les cinq mois d'hiver, je brûle une voie et demie de bois... et je dépense pour quatre ou cinq sous d'huile par jour pour ma lampe... ça me fait environ quatre-vingts francs par an pour mon chauffage et mon éclairage.

— De sorte que c'est au plus s'il vous reste cent francs pour votre entretien.

— Oui, et c'est là-dessus que j'avais économisé mes trois francs dix sous.

— Mais vos robes, vos chaussures, ce joli bonnet ?

— Mes bonnets, je n'en mets que quand je sors, et ça ne me ruine pas, car je les monte moi-même ; chez moi, je me contente de mes cheveux... Quant à mes robes, à mes bottines... est-ce que le Temple n'est pas là ?

— Ah ! oui... ce bienheureux Temple... Eh bien ! vous trouvez là...

— Des robes excellentes et très-jolies. Figurez-vous que les grandes dames ont l'habitude de donner leurs vieilles robes à leurs femmes de chambre... Quand je dis vieilles... c'est-à-dire qu'elles les ont portées un mois ou deux en voiture... et les femmes de chambre vont les vendre au Temple... pour presque rien... Ainsi, tenez... j'ai là une robe de très-beau mérinos raisin de Corinthe que j'ai eue pour quinze francs ; elle en avait peut-être coûté soixante, elle avait été à peine portée ; je l'ai refaite à ma taille... et j'espère qu'elle me fait honneur ?

— C'est vous qui lui faites honneur, ma voisine... Mais, avec la ressource du Temple, je commence

à comprendre que vous puissiez suffire à votre entretien avec cent francs par an.

— N'est-ce pas ? On a là des robes d'été charmantes pour cinq ou six francs, des brodequins comme ceux que je porte, presque neufs, pour deux ou trois francs. Tenez, ne dirait-on pas qu'ils ont été faits pour moi ? dit Rigolette, qui s'arrêta et montra le bout de son joli pied, véritablement très-bien chaussé.

— Le pied est charmant, c'est vrai ; mais vous devez difficilement lui trouver des chaussures... Après ça, vous me direz sans doute qu'on vend au Temple des souliers d'enfant...

— Vous êtes un flatteur, mon voisin, mais avouez qu'une petite fille toute seule et bien rangée peut vivre avec trente sous par jour ! Il faut dire aussi que les quatre cent cinquante francs que j'ai emportés de la prison m'ont joliment aidée pour m'établir... Une fois qu'on m'a vue dans mes meubles, ça a inspiré de la confiance et on m'a donné de l'ouvrage chez moi, mais il a fallu attendre longtemps avant d'en trouver ; heureusement j'avais gardé de quoi vivre trois mois sans compter sur mon travail.

— Avec votre petit air étourdi, savez-vous que vous avez beaucoup d'ordre et de raison, ma voisine ?

— Dame ! quand on est toute seule au monde et qu'on ne veut avoir d'obligation à personne, faut bien s'arranger et faire son nid, comme on dit.

— Et votre nid est charmant.

— N'est-ce pas ? Car enfin je ne me refuse rien ; j'ai même un loyer au-dessus de mon état ; j'ai des oiseaux ; l'été, toujours au moins deux pots de fleurs sur ma cheminée, sans compter les caisses de ma fenêtre et celle de ma cage ; et pourtant, comme je vous disais, j'avais déjà trois francs dix sous dans ma tirelire, afin de pouvoir au jour parvenir à une garniture de cheminée.

— Et que sont devenues ces économies ?

— Mon Dieu ! dans les derniers temps j'ai vu mes parents Morel si malheureux, si malheureux, que j'ai dit : « Il n'y a pas de bon sens d'avoir trois belles de pièces de vingt sous à paires dans une tirelire, quand d'honnêtes gens meurent de faim à côté de vous... » alors j'ai prêté mes trois francs aux Morel. Quand je dis prêté... c'était pour ne pas les humilier, car je les leur aurais donnés de bon cœur.

— Vous entendez bien, ma voisine, que, puisque les voilà à leur aise, ils vous les rembourseront.

— C'est vrai, ça ne sera pas de refus... ça sera toujours au commencement pour acheter une garniture de cheminée... c'est mon rêve !

— Et puis, enfin, il faut toujours un peu songer à l'avenir.

— A l'avenir ?

— Si vous tombiez malade, par exemple...

— Moi... malade ?

Et Rigolette de rire aux éclats.

De rire si fort qu'un gros homme qui marchait devant elle, portant un chien sous son bras, se retourna tout interloqué, croyant qu'il s'agissait de lui.

Rigolette, sans discontinuer de rire, lui fit une demi-révérence accompagnée d'une petite mine si espiègle, que Rodolphe ne put s'empêcher de partager l'hilarité de sa compagne.

Le gros homme continua son chemin en grommelant.



« Êtes-vous folle !... allez, ma voisine ! dit Rodolphe en reprenant son sérieux.

— C'est votre faute aussi...

— Ma faute ?

— Oui, vous me dites des bêtises...

— Parce que je vous dis que vous pourriez tomber malade ?

— Malade, moi ?

Et de rire encore.

« Pourquoi pas ?

— Est-ce que j'ai l'air de ça ?

— Jamais je n'ai vu figure plus rose et plus fraîche.

— Eh bien ! alors... pourquoi voulez-vous que je tombe malade ?

— Comment ?

— A dix-huit ans, avec la vie que je mène... est-ce que c'est possible?... Je me lève à cinq heures, hiver comme été ; je me couche à dix ou onze ; je mange à ma faim, qui n'est pas grande, c'est vrai ; je ne souffre pas du froid, je travaille toute la journée, je chante comme une alouette, je dors comme une marmotte, j'ai le cœur libre, joyeux, content ; je suis sûre de ne jamais manquer d'ouvrage, à propos de quoi voulez-vous que je sois malade?... ça serait par trop drôle, aussi... »

Et de rire encore.

Rodolphe, frappé de cette aveugle et bienheureuse confiance dans l'avenir, se reprocha d'avoir risqué de l'ébranler... Il songeait avec une sorte d'effroi qu'une maladie d'un mois pouvait ruiner cette riante et paisible existence.

Cette foi profonde de Rigolette dans son courage et dans ses dix-huit ans... ses seuls biens... semblait à Rodolphe respectable et sainte.

De la part de la jeune fille... ce n'était plus de l'insouciance, de l'imprévoyance ; c'était une créance instinctive à la commisération et à la justice divine, qui ne pouvait abandonner une créature laborieuse et bonne, une pauvre fille dont le seul tort était de compter sur la jeunesse et sur la santé qu'elle tenait de Dieu...

Au printemps, quand d'une aile agile les oiseaux du ciel, joyeux et chantants, effleurent les luzernes roses, ou fendent l'air tiède et azuré... s'inquiètent-ils du sombre hiver ?

« Ainsi, dit Rodolphe à la grisette, vous n'ambitionnez rien ?

— Rien...

— Absolument rien ?...

— Non... c'est-à-dire, entendons-nous ; ma garniture de cheminée... et je l'aurai... je ne sais pas quand... mais j'ai mis dans ma tête de l'avoir... et ça sera... je prendrai plutôt sur mes nuits...

— Et sauf cette garniture... ?

— Je n'ambitionne rien... seulement depuis aujourd'hui...

— Pourquoi cela ?...

— Parce qu'avant-hier encore j'ambitionnais un voisin qui me plût... afin de faire avec lui, comme j'ai toujours fait... bon ménage... afin de lui rendre de petits services pour qu'il m'en rende à son tour...

— C'est déjà convenu, ma voisine... vous soignez mon linge, et je cirerai votre chambre... sans compter que vous m'éveillerez de bonne heure... en frappant à ma cloison...

— Et vous croyez que ce sera tout ?

— Qu'y a-t-il encore ?

— Ah bien ! vous n'êtes pas au bout. Est-ce qu'il

ne faudra pas que le dimanche vous me meniez promener aux barrières ou sur les boulevards ?... Je n'ai que ce jour-là de récréation...

— C'est ça, l'été nous irons à la campagne.

— Non, je déteste la campagne ; je n'aime que Paris... Pourtant, dans le temps, par complaisance, j'ai fait quelques parties à Saint-Germain avec une de mes camarades de prison, qu'on appelait la Goualeuse, parce qu'elle chantait toujours ; une bien bonne petite fille !

— Et qu'est-elle devenue ?

— Je ne sais pas ; elle dépensait son argent de prison sans avoir l'air de s'amuser beaucoup ; elle était toujours triste, mais douce et charitable... Quand nous sortions ensemble, je n'avais pas encore d'ouvrage ; quand j'en ai eu, je n'ai plus bougé de chez moi ; je lui ai donné mon adresse, elle n'est pas venue me voir ; sans doute elle est occupée de son côté... C'était pour vous dire, mon voisin, que j'aimais Paris plus que tout. Aussi, quand vous le pourrez, le dimanche, vous me mènerez diner chez le traiteur, quelquefois au spectacle... sinon, si vous n'avez pas d'argent, vous me mènerez voir les boutiques dans les beaux passages, ça m'amuse presque autant. Mais, soyez tranquille... dans nos petites parties fines je vous ferai honneur... Vous verrez comme je serai gentille avec ma jolie robe de levantine gros bleu, que je ne mets que le dimanche ! elle me va comme un amour ; j'ai avec ça un petit bonnet garni de dentelles, avec des nœuds orange, qui ne font pas trop mal sur mes cheveux noirs, des bottines de satin ture que j'ai fait faire pour moi... un charmant châle de bourre de soie façon cachemire. Allez, allez, mon voisin, on se retournera plus d'une fois pour nous voir passer. Les hommes diront : *Mais c'est qu'elle est gentille, cette petite, parole d'honneur !* Et les femmes diront de leur côté : *Mais c'est qu'il a une très-jolie tournure, ce grand jeune homme mince... son air est très-distingué... et ses petites moustaches brunes lui vont très-bien...* Et je serai de l'avis de ces dames, car j'adore les moustaches. Malheureusement M. Germain n'en portait pas à cause de son bureau. M. Cabrion en avait, mais elles étaient rouges comme sa grande barbe, et je n'aime pas les grandes barbes ; et puis il faisait par trop le gamin dans les rues et tourmentait trop ce pauvre M. Pipelet. Par exemple, M. Giraudeau (mon voisin d'avant M. Cabrion) avait une très-bonne tenue, mais il était louche... Dans les commencements ça me gênait beaucoup, parce qu'il avait toujours l'air de regarder quelqu'un à côté de moi, et, sans y penser, je me retournais pour voir qui... »

Et de rire.

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844